

exercer un pouvoir sans contrôle, et les épreuves qu'il eut à traverser dans sa vie ne firent que le confirmer dans ses théories absolutistes. Il avait pris pour devise cette maxime : *Justitia regnorum fundamentum*, mais il l'entendait à sa façon. A côté de lui, le seul pouvoir de l'État était la bureaucratie, dont Joseph II avait fait le grand ressort de l'Autriche : les Hongrois gardaient leur farouche indépendance, mais la Bohême n'était pas encore réveillée et les Autrichiens proprement dits s'enorgueillissaient volontiers de voir l'absolutisme incarné dans la personne du souverain : *Es giebt nur a Kaiserstadt's giebt nur a Wien*. « Il n'y a qu'une ville impériale, il n'y a qu'une Vienne. » Ce dicton, familier aux Viennois, suffisait à flatter leur amour-propre, comme la musique suffisait à bercer leur pensée indolente.

Nouvelle guerre contre Napoléon ; traité de Presbourg (1805).

De 1801 à 1805 la direction des affaires étrangères fut confiée au vice-chancelier Louis Cobenzel ; diplomate de la vieille école, finassier et courtois, il ne valait pas les jeunes ambassadeurs qui servaient sous ses ordres, Stahrenberg à Londres, Metternich à Dresde, Stadion à Berlin. Depuis 1803, il s'était attaché en service extraordinaire Frédéric Gentz, l'écrivain politique le plus fort de l'Allemagne et l'un des plus redoutables adversaires de la Révolution française. Gentz était né en Silésie depuis la conquête et avait fait ses études à l'Université de Königsberg. Grâce à la faiblesse de l'éducation publique, à la diversité des tendances nationales, l'Autriche ne pouvait trouver chez elle les hommes dont elle avait besoin. Elle en était réduite à les faire venir de l'étranger. Ce phénomène bizarre s'est renouvelé de notre temps, le jour où M. de Beust a été appelé de Dresde pour refaire l'empire après Sadova. Le ministère dont Cobenzel était le chef n'offre d'ailleurs aucun homme remarquable. Le seul qui eût une réelle valeur était l'archiduc Charles, le vainqueur de